

Le moi de Marie : réception du journal de Marie Bashkirtseff
(1887-1899) / Philippe Lejeune. — Extrait de : Revue des lettres et
de traduction = مجلة الآداب والترجمة. — N° 7 (2001), pp. 265-293.

I. Ecrivaines. II. Autobiographie. III. Bashkirtseff, Marie, 1860-
1884 — Journal intime.

PER L1037 / FL92602P

LE MOI DE MARIE

Réception du journal de Marie Bashkirtseff
(1887-1899)

Philippe LEJEUNE

Un livre est-il jamais fini?

Mon étude des journaux de jeunes filles du XIXe siècle, *Le Moi des demoiselles* (Seuil, 1993) avait déjà vu sortir à ses pieds un premier surgeon: en 1995, j'ai publié une édition critique du *Journal* de Lucile Desmoulins (Ed. des Cendres).

En voici un second.

Du 21 au 23 septembre 1995 s'est tenu à Nice le premier colloque Marie Bashkirtseff, accompagné d'une exposition de ses tableaux. J'y ai présenté une communication sur la réception immédiate de son journal. Il n'y a pas eu d'actes de ce colloque. Si bien que mon travail a gardé la forme toute fraîche d'une recherche en train de se développer.

Les surgeons reproduisent la structure de l'arbre. *Le Moi des demoiselles* proposait au lecteur mon journal de terrain, un inventaire, une anthologie de textes critiques, et des extraits des journaux eux-mêmes. Ce petit dossier, plus bref, plus facile à dominer du regard, suit le même plan. La partie documentaire est encadrée par mon journal et celui de Marie. Commencez par le sien, si elle ne vous est pas familière. Rares aujourd'hui sont ceux qui connaissent ce texte autrefois si célèbre.

Marie est morte en 1884, à vingt-cinq ans. Elle avait une certaine notoriété comme peintre. Une exposition de ses tableaux a été organisée en 1885. La presse avait alors déjà parlé d'elle. Quand son *Journal* est publié en juin 1887, par les soins d'André Theuriet, elle n'est pas une inconnue. Mais le *Journal* produit un choc, des rejets violents, des enthousiasmes, c'est un événement. Un événement qui n'est pas isolé:

dans des genres opposés, les journaux d'Amiel (1883) et de Goncourt (1887) ont fait sensation. J'ai donc essayé de rassembler et d'analyser les échos de la publication de 1887, avec les deux rebondissements que constituent la publication en volume de ses *Lettres* en 1891, et la divulgation de sa correspondance avec Maupassant en 1896. J'ai arrêté mes recherches à 1899 - il faudrait bien sûr les poursuivre. C'est ici, simplement, une réception *fin de siècle*.

septembre 1998

I

Journal de travail

13 septembre 1995

Une mort prématurée fixe à jamais de vous une image jeune.

Si Marie B. avait vécu:

- 1) son journal n'aurait été connu que longtemps après, il n'aurait peut-être plus été en phase avec un mouvement contemporain d'émancipation du moi;
- 2) l'image de la jeune fille aurait été estompée, ternie peut-être, en tout cas modifiée par la femme qu'elle serait devenue. La vie ne l'a pas abîmée. La mort l'a faite entrer fraîche et vivante sur la scène littéraire.

*Non la mort n'est qu'un mot. Je te sens si vivante,
En lisant ces feuillets où se posa ta main,
Qu'il me semble te voir, dans la grâce mouvante
De tes longs vêtements, passer sur le chemin...*

C'est une des notes constantes de cette réception: l'élégie, ou l'oraison funèbre, sous-jacentes ou explicites. Le ton est donné par ce poème d'André Theuriet, mis en exergue de l'édition originale. Georges Maze-Sencier (1899) place son portrait de Marie sous les auspices de Bossuet: «*Elle a passé comme l'herbe des champs...*». Les plus sévères critiques prennent des précautions, par respect humain. Mais être morte bien sûr, ne donne pas tous les droits...

14 septembre 1995

Le Journal de Marie B. pose à la critique un nouveau problème d'accommodation.

Va-t-on juger un texte, un acte, ou une personne?

S'agit-il d'une œuvre ou d'un document?

La plupart des journaux et correspondances publiés à l'époque sont ceux de personnes célèbres. On les lit par curiosité biographique, il peut arriver qu'on y prenne un plaisir littéraire, mais ce n'est pas indispensable: on ne se pose pas le problème.

Le Journal de Marie B. n'est pas un document biographique sur un peintre célèbre. C'est le journal qui est l'œuvre. Presque dès le départ, elle l'a pensé comme œuvre, et il est présenté au public comme tel. Et, à la différence des journaux d'Eugénie de Guérin ou de Marie-Edmée Pau, elle écrit elle-même sa préface: elle s'autolégitime.

D'où peut venir la valeur d'un tel écrit? Trois réponses possibles:

- du talent d'écriture;
- de l'exactitude de la peinture (fidélité au modèle peint, sincérité);
- de la valeur du modèle.

La question du talent se trouve vite réglée, et, d'une certaine manière, elle n'a pas grand sens: Marie ne le revendique pas; certains critiques diront carrément qu'elle n'en a aucun, et qu'elle écrit, médiocrement, des océans de banalités.

L'intérêt tient aux deux autres points: à l'exactitude, d'une part; et puis à la valeur du modèle, Marie, et même, plus précisément, à deux traits virtuellement «littéraires» de son comportement: l'art de la conversation, et l'art du mime.

Marie est une *causeuse* née: elle sait raconter vite, faire des croquis, surprendre, elle a le sens des formules, des raccourcis, de la gouaille, l'art de prévenir et de désarmer les critiques, etc.; son journal est calqué sur sa conversation, vous savez!, il en a la vivacité et le charme.

Marie est une *comédienne* née: avant de se dédoubler dans le journal,

elle se dédouble dans la vie, elle est à la fois metteur en scène et actrice, elle monte ses scénarios, elle se regarde jouer.

La qualité «littéraire» du journal vient moins d'un art qui serait employé pour peindre des conduites, que d'une espèce de prolongement en écriture des conduites peintes. C'est la vie qui mousse en écriture, autant que l'écriture qui donne forme à la vie! Et c'est d'ailleurs en cela que consiste la sincérité! Rien à voir avec ce recueillement du soir qu'évoque Mme de Lamartine, cette distance qu'on prend avec sa journée, en éliminant les illusions d'un vécu trop proche. Marie laisse au contraire parler la chose elle-même, en direct, sans filtre ni recul, en se fichant complètement de l'art, sans chercher l'arrangement. Son art trouve sa source dans des conduites normalement réprouvées dans la vie courante, ici poussées à l'extrême. Dans la vie, elle devait un peu (si peu!) garder mesure du côté de l'impertinence, de la vanité, de l'exhibition. Dans le journal, elle y va à fond! Ecrire une entrée de journal n'est qu'un acte parmi d'autres dans le fil de la journée, un moment dans une série d'excès. C'est une esthétique de la provocation, une sorte de qui perd gagne contraignant le lecteur à tout accepter ou tout refuser. Sa préface elle-même est faite pour affoler les boussoles: Marie dépasse, en les évoquant toutes deux, l'idée d'œuvre et l'idée de document; et elle associe sincérité et orgueil (au lieu d'humilité), confond confession et strip-tease. Demain elle enlève le bas... De l'aveu même elle fait un triomphe...

Dernière chose, sur le plan de l'art: l'esthétique du journal est une esthétique de l'accumulation. Un journal, ce n'est pas le Petit Trianon: c'est une grotte gigantesque fourmillant de stalactites et de stalagmites, le temps s'y est déposé goutte à goutte en concrétions naturelles. Même inversion que celle dont je parlais plus haut à propos de l'expression et du style: la forme du journal va lui venir de son contenu, et de rien d'autre. C'est la vie qui est artiste, et après c'est la mort! C'est la même chose... Il faut d'abord que votre vie ait du talent. Et puis la mort (comme pour le journal d'Anne Frank) va donner brusquement, comme un bémol ajouté brusquement à la clef, une autre couleur à la partition sans en changer une note.

Donc l'accommodation est difficile. Un esprit traditionnel va trouver que, sur le plan de l'art, le style est faible et la composition nulle; et que

sur le plan du contenu, ça représente une jeune fille pour laquelle on va avoir plus ou moins de sympathie, qu'on va trouver névrosée, esbroufeuse, etc. «Oh! la péronnelle!», dit affectueusement Maxime Gaucher.. La pente fatale des articles, positifs ou négatifs, sera de faire le portrait de Marie B. en produisant des diagnostics psychologiques ou des évaluations morales. On va dire qu'elle est très ordinaire, ou qu'elle est folle... Son narcissisme a chance d'être pris pour un «défaut» plutôt que pour ce qu'il est: un moteur à réaction.

Certains pourtant prendront pour la juger le point de vue d'une esthétique et d'une éthique nouvelles. C'est le cas de Barrès. Ethique de l'exigence et esthétique de l'excès. Revenir sur l'intuition géniale de Barrès dans les *Stations*, rapprochant le Journal de Marie B. du *Récit d'une sœur*, et retrouvant le fil secret qui court dans toute l'histoire de l'écriture féminine au XIXe siècle.

vendredi 15 septembre 1995

Deux remarques: antithèse absolue entre Marie peintre (travail, composition, copie des maîtres, peinture de chevalet, esthétique conventionnelle) et Marie écrivain, qui accomplit une sorte de révolution impressionniste, inventant, si je puis dire, l'*écriture de plein air!*

Quant au nouvel espace de lecture qu'elle ouvre, il ne lui est pas propre. Les journaux intimes, à des degrés divers, ont tendance à provoquer d'abord chez le lecteur un surinvestissement, ou un désinvestissement extrême, et à lui faire confondre, dans sa réaction, morale et psychologie d'un côté, art de l'autre. Le rejet du caractère ou des valeurs du diariste déteint immédiatement sur la valeur esthétique qu'on attribue à son acte. Et pourtant, comment ne pas voir que cet épanouissement en écriture de la vie a une force égale chez X, qui me ravit, et chez Y, que je déteste? Plus un diariste a de talent, plus il est exposé à se faire détester... Un vrai amateur de journaux intimes devrait reconnaître cette force même dans un contexte qui lui est humainement désagréable, et ne pas céder à la réduction...

Cela m'a frappé en refeuilletant le Journal des Goncourt. A petites doses, en picorant, la première impression est désagréable: une sorte de

concierge alambiqué, de pou prétentieux. Et vlan. Mais je continue, avec entre les mains l'épaisse édition «Bouquins», et je cède peu à peu au charme, impressionné par cette invraisemblable obstination à être soi! Quelle vitalité, quelle variation dans la monotonie! Il finit par m'avoir à l'usure. Je sens la pulsation d'une vie...

Ceci pour dire que la réception du Journal de Marie Bashkirtseff est à envisager dans un cadre large. J'avais d'abord pensé simplement aux polémiques dont Brunetière s'est fait le centre. Elles sont l'aboutissement de trente ou quarante ans de publications de documents personnels, et témoignent de la difficulté à changer un «canon» de réception. Comment passer de la lecture documentaire à la lecture comme œuvre? Les journaux réels souffrent, de plus, d'être comparés à l'ersatz qu'est le roman-journal, qui répand une image simplifiée et faussée du journal, et qui est «facile à lire». D'ailleurs les éditeurs de journaux réels, par les montages qu'ils se permettent, préparent cette lecture du journal comme œuvre. Il est de bon ton de jeter la pierre à André Theuriet pour les altérations et censures qu'il aurait infligées au journal de Marie. Mais il a pratiqué une dramatisation discrète, privilégiant des séquences narratives fortes, qui sont comme des chapitres, pour obtenir une réception romanesque. De la même manière, le premier éditeur d'Amiel a privilégié l'itinéraire philosophique, le roman d'apprentissage d'une pensée et d'une sensibilité... Réduire la masse du journal, dégager une histoire, sculpter un portrait, - c'était un impératif absolu. Le journal de Marie, comme celui d'Amiel, est d'une certaine manière *illisible*. De l'un comme de l'autre je n'ai lu, c'est évident, que des extraits. A Nice, effet facile, mais immanquable: demander qui, dans la salle, a lu en entier le journal d'Amiel. Le dernier volume de l'édition intégrale a paru l'an dernier. Il a fallu un siècle pour le publier, il en faudra un autre pour le lire. Le même sort attend Marie.

Je reviens à ma communication. Essayer de classer les types de réaction. J'en vois trois.

Le rejet absolu. Je prendrai pour exemple Brunetière, mais il a l'inconvénient majeur... de n'avoir pas lu le Journal de Marie! Je me fais fort de prouver qu'il s'est arrêté aux premières pages. J'appellerai donc à son secours d'autres critiques hostiles, mais plus consciencieux, et qui

argumentent leur dégoût, en particulier celui qui en 1891 signe «Ursus» dans la *Revue bleue*. Etablir une petite anthologie des jugements négatifs (esthétiques, moraux et psychologiques). Exemples frappant du décalage entre une vieille grille de réception et une nouvelle source d'émission: les vieux ne captent que du «bruit», de la friture, et sont incapables de décoder le message. A la même époque on pensait que les impressionnistes ne savaient pas dessiner et se fichaient du monde.

L'amour absolu. J'aurai deux exemples, l'un touchant, l'autre éblouissant. Le touchant, c'est la brochure éditée par un prof de province, Ernest Joly, fou de passion pour Marie, et qui lui consacre une conférence faite en style de distribution des prix! Il évoque, en bon cicéronien, la vie puis l'œuvre, envisageant cette dernière sous trois aspects: le Vrai, le Beau, le Bien! C'est touchant parce qu'il pense comme Barrès, mais il écrit comme Brunetière: son expression n'est pas à la hauteur de sa pensée. Il écrit en vieux croûton alors qu'il sent en jeune Turc. On attend, en vain, que le papillon sorte de la chrysalide. L'éblouissant, c'est Barrès. Il m'agaçait, en particulier le petit chapitre d'*Un homme libre*, si tortillé. Puis j'ai lu les *Trois stations de psychothérapie* et je suis tombé dans ses bras. Il a une page géniale dans la partie *Notre Dame qui n'êtes jamais satisfaite*. Il y compare le journal de Marie au *Récit d'une sœur* de Mme Craven. A Nice, tout le monde sera comme moi avant mes recherches sur les demoiselles: on ne lit plus Mme Craven! J'expliquerai ce que c'est. Barrès a saisi le lien entre l'élan mystique du renoncement, et l'élan païen de *vouloir tout*, qu'on voit chez Marie. Certes, il n'est pas allé jusqu'à se demander pourquoi il s'agissait toujours de femmes. Il n'aurait pas écrit *Une femme libre*. Mais il éclaire le lien entre la tradition et Marie. J'ai eu tort de présenter Marie en rupture absolue. N'avais-je pas été frappé, justement, par des journaux ambigus? Celui de Marie-Edmée Pau, par exemple. Cette jeune fille peintre s'est consacrée à illustrer la vie de Jeanne d'Arc, et a été récupérée par l'ordre et la tradition, alors que son journal dit sur la volonté de vivre et de créer, et sur le sort de la femme, des choses aussi puissantes que celui de Marie. L'essentiel chez Barrès est l'adhésion éthique à l'acte d'expression de soi, et à une esthétique de l'excès.

Je finirai par les cas intermédiaires, les mi-figue mi-raisin, ceux qui hésitent, ceux qui serpentent. A vrai dire, il y a deux situations opposées:

- ceux qui devraient aimer et qui n'aiment pas trop; je place là Anatole France, dont la réaction est favorable mais réservée, un peu coincée; il s'est posé, contre Brunetière, dans un article-manifeste, en héraut de l'expression autobiographique - mais tout de même, cette Marie exagère...
- ceux qui ne devraient pas aimer et qui, tout en critiquant ceci ou cela, aiment passionnément: c'est le cas des deux grands articles de Maxime Gaucher et de Clarisse Bader. De ton très chaleureux, ce sont des hymnes à la gloire de Marie, entonnés par des catholiques qui déplorent son orgueil, son impudeur et son paganisme, disent qu'il y a des «ombres» au tableau, mais qui, malgré ces ombres, sont parfaitement éblouis.

Puis je dirai: «Tout ça, Barrès excepté, ce sont des vieux». France a 43 ans, Brunetière 38 ans. Des quadras, des hommes arrivés. Il faudra d'ailleurs m'interroger aussi sur les autres vieux que Marie avait pris en otages dans sa préface: Zola, Goncourt, Maupassant. Ont-ils lu le *Journal* quand on l'a publié, en 1887, sous leur patronage involontaire? Ont-ils lu, en 1891, la *Correspondance*? J'ai fait la recherche pour Goncourt. Lui, l'auteur de *Chérie*, qui avait lancé un appel aux documents humains, il est évident qu'il n'a pas ouvert le *Journal* de Marie. Il n'avait même pas répondu à la lettre - insolente - qu'elle lui avait adressée en lui offrant ses cahiers! Le plus amusant, c'est que les deux seules fois où il la mentionne dans son journal, c'est à propos de traits qu'il a en commun avec elle (il ne semble pas s'en apercevoir!): l'immensité de son journal, et sa vanité!

Puis je dirai: «Tout ça, ce sont des hommes». Petite curiosité: comment le journal a-t-il été reçu dans la presse pour jeunes filles? Rien dans le *Journal des demoiselles*... Et par la presse féministe? J'ai cherché dans *Le Droit des femmes* (rien), dans *La Femme et l'enfant* (rien), et dans *la Citoyenne*... quelque chose! Marie est une ancienne collaboratrice, c'est normal, Hubertine Auclert a été correcte, elle lui a fait un papier. Mais son article ne permet guère de savoir si elle a lu le journal, encore moins ce qu'elle en pense: il consiste essentiellement à citer un passage d'une conférence d'André Theuriet!

Je laisserai donc les vieux, les hommes et les femmes, pour passer aux jeunes filles et aux jeunes gens. A demain.

samedi 16 septembre 1995

Lu ce matin à la Bibliothèque nationale le long article, négatif, de *Polybiblion* (1887). L'auteur stigmatise la mauvaise éducation reçue par cette pauvre et sympathique Marie, éducation qui l'aurait conduite à l'athéisme et... à la dépression (!). Je souris d'abord d'un si burlesque décalage, tout en remarquant que jamais l'auteur ne parle du journal en tant que tel... puis j'éclate de rire: elle a réussi son coup! Oui, le critique est sur une autre longueur d'onde, mais l'essentiel est qu'il exerce son jugement sur le texte du journal comme si c'était Marie elle-même. Fonction documentaire accomplie! Marie n'arrive pas à transmettre ses valeurs, mais elle crée l'illusion d'être là. A la différence d'un Brunetière, qui n'a pas lu, ce type a lu, il y croit, il travaille dur à poser son diagnostic psychopédagogique... il est ensorcelé!

Relu hier soir les passages de métadiscours que j'ai relevés dans le Journal: Marie avait presque tout prévu! La seule chose qu'elle a mis longtemps à deviner, c'est que ce n'est pas sa peinture qui sauverait son journal, mais plutôt l'inverse! L'idée n'apparaît, et encore timidement, qu'en décembre 1882. Pour le reste, elle voit avec lucidité les difficultés de la *réception*, les problèmes de style, ce qui peut lasser (la répétition), ce qui peut choquer (l'esthétique de la spontanéité et de la rapidité). L'impossibilité de *composer* un journal est magistralement traitée le 16 mai 1877. Je ne résiste pas au plaisir de citer: *«L'idée que mon journal ne sera pas intéressant, l'impossibilité de lui donner de l'intérêt en ménageant des surprises, me tourmentent. Si je n'écrivais que par intervalle, je pourrais peut-être... mais ces notes de chaque jour ne trouveront patience que chez quelque grand penseur, quelque grand observateur de la nature humaine»*. Elle a alors une phrase superbe, profonde, sur le mode de lecture d'un journal intime: *«Celui qui n'aura pas la patience de tout lire ne pourra rien lire et surtout rien comprendre»*. Exactement ce que j'avais éprouvé en lisant les cahiers de mes demoiselles. - Ceci dit, j'ai été troublé par ses passages sur le dédoublement du moi. Elle insiste sur la distanciation, alors que j'ai été plutôt frappé par sa capacité de mime. La pièce est finie, elle la rejoue à bureaux fermés. En direct, elle se dédoubleait pour inventer, ici, c'est pour copier... même si je la soupçonne un peu d'achever la mise en scène en écrivant...

Marie anticipe donc la réception, pas seulement par de multiples mini-stratégies désarmant méfiances ou agacements, mais par des auto-lectures, mais par une réflexion théorique sur l'acte même de «lire un journal».

samedi 16 septembre, minuit

Combien de temps peut-on se faire détester? Combien de temps peut-on horripiler des lecteurs? - J'avais deux hypothèses.

Première hypothèse. Dans la réception immédiate, le pour et le contre s'expriment, arc-boutés l'un contre l'autre, puis tout retombe peu à peu, et avec le recul des années, seul le «pour» a lieu de s'exprimer: les discours hostiles s'espacent, s'estompent, disparaissent. Ce n'est pas que la résistance ait disparu, mais elle n'a plus l'occasion de se manifester, et surtout l'oubli gagne. Un livre qui vient de paraître, il y a une sorte de pression pour qu'on le lise, à laquelle on a envie de résister. Il faut parler contre. Après, il suffit de se taire. Si le discours de célébration persiste, c'est dans des cercles restreints. La fameuse «légende» Bashkirtseff est devenue de plus en plus confidentielle. C'est une gloire pour *happy few*, qui ne fait plus de tort à personne. En 1991, quand je cherchais une édition du Journal, les libraires d'occasion me faisaient toujours épeler... On la prenait pour une danseuse, on confondait avec Nijinski...

Seconde hypothèse. La transgression est si forte qu'un siècle après, l'hostilité n'a pas désarmé. La gloire pour Marie, ça serait que la semaine prochaine, au moment du colloque, *Nice-Matin* s'indigne et l'éreinte.

De tels cas sont rares. Jean-Jacques Rousseau, deux siècles après, donne encore des boutons à bien des gens. Abandon des enfants, paranoïa, mauvaise foi, complaisance, etc.: ça continue à ne pas passer. Marie Bashkirtseff, elle aussi, reste en travers de pas mal de gosiers (quand elle atteint le gosier...): esbroufe, puérilité, coquetterie, égoïsme. Tout juste si on ne lui reproche pas d'avoir abandonné... ses maris! J'avais un peu étudié la réception de la première partie des *Confessions* en 1782 - cela ressemble assez. Incapacité d'une partie de la critique à concevoir une esthétique de la sincérité: le texte est jugé nul, la personne malade ou coupable. La réprobation englobe le public favorable: c'est la guerre civile. L'autobiographie, en France, c'est cela: guerre civile

depuis Rousseau. Je n'ai jamais enseigné Marie Bashkirtseff, mais je lis parfois à haute voix sa Préface à mes étudiants, et c'est comme au début d'un cours sur les *Confessions*: je sens d'abord une stupeur, puis une moitié de la salle qui sourit d'émotion, et l'autre qui se révolte, contre Marie Bashkirtseff et surtout contre *moi*.

dimanche 17 septembre

J'ai laissé en panne les jeunes gens, filles et garçons. Je parlerai pour finir d'un sentiment tout simple: la fraternité. Vous n'êtes plus un vieux critique qui doit pondre sa copie, défendre ou attaquer ceci ou cela. Vous avez seize ans, vingt ans. Vous êtes seul(e). Vous êtes inconnu(e). On vous a parlé d'elle. Vous découvrez une sœur aînée qui vous montre le chemin. Vous n'osiez pas et maintenant c'est permis. Ou bien vous tenez un journal depuis des années, et pour la première fois vous ouvrez le journal d'une autre. Elle est différente: vous allez enfin pouvoir vous comparer. Mais elle fait comme vous, et la publication de son journal légitime l'écriture du vôtre: on peut tout dire!... Vous fondez de reconnaissance. Ni jalousie, ni énervement: ce que vous avez en commun avec elle est plus fort. Son orgueil ne vous blesse pas: dans la mesure où il est légitime, c'est le vôtre; ses excès - qui d'entre nous est parfait? C'est son acte que vous comprenez immédiatement, là où tous les Brunetière et autres Ursus pataugent. La force et la pureté de cette *production* de soi.

J'ai cherché des réactions de lecture dans les journaux de jeunes gens de l'époque. J'en ai trouvé quatre. Il y a quelque chose d'émouvant à lire de tels passages. Ils n'ont pas été écrits pour la galerie. C'est quelqu'un échoué sur une île déserte et qui voit brusquement une trace de pas. Ou bien ce sont deux instruments qui s'accordent, un petit essai de sonate.

Il y a Pierre Louÿs, tout jeune, tout tendre, dix-sept ans!, et qui se fait attraper par un adulte ricaneur (lui-même plus tard), qui se paie sa tête dans les notes. Il avoue franchement. Il a eu connaissance du Journal de Marie le 22 juin 1887. Il a commencé son propre journal dès le 24. Il veut faire comme elle. *«Ce que je trouve étonnant chez elle, c'est la vérité avec laquelle elle a su rendre ses sentiments. Nous la*

voyons. *Nous la connaissons, après avoir lu dix pages de son journal, comme si nous avons vécu dix ans avec elle*». Il est un peu scandalisé, tout de même, du cynisme avec lequel elle parle de sa famille. Et puis il craint de mourir comme elle, de tuberculose. Mais une chose est sûre: elle sera son modèle.

Il y a Julie Manet. C'est drôle, parce qu'elle est pour moi le contraire de Marie Bashkirtseff. Sa peinture est fraîche, moderne alors que son journal est, il faut l'avouer, assez ennuyeux, et sa personnalité conformiste. Elle-même sent bien cette double opposition, puisqu'elle reproche à Marie Bashkirtseff de peindre mal, mais admire son intelligence et son caractère, et se sent en grande sympathie avec elle. Sa conclusion un peu naïve dit bien ce sentiment de fraternité: *«Contrairement à la généralité des livres (d'après ce qu'on dit) celui-là doit être mieux compris par une jeune fille qui pénètre en l'esprit de celle qui vous raconte sa vie et ses pensées, et qui même compare avec ses propres pensées»*.

Il y a Marie Lenéru. *«Je l'aime, bien que nous soyons différentes»*. Quand elle rencontre Marie Bashkirtseff, elle a 23 ans, et treize ans de journal derrière elle. Elle a lu tous les journaux célèbres, *Le Journal de Marguerite*, *Récit d'une sœur*, Eugénie de Guérin. Elle salue Marie Bashkirtseff de puissance à puissance. Elles sont compagnes de route.

Il y a enfin Catherine Pozzi. A Nice, il faudra bien que je l'avoue: Catherine me semble très supérieure à Marie. C'est un peu bête de dire cela, pour exprimer simplement que je me reconnais plus en elle!... Je me retire du jeu des comparaisons et laisse Catherine face à Marie: *«Il me semblait être morte et me dire»*...

«Voici mon immense orgueil, encore plus obsédant chez elle; ces pages et ces pages, où elle se torture en se cherchant, ces désirs et ces ambitions folles qui semblent dépasser le monde, et ces spasmes d'enfant qui veut vivre cent vies à la fois! Moi aussi, oh, moi aussi!

«Elle était plus violente que moi, et, c'est drôle à dire, je suis plus tendre. Ensuite, je suis beaucoup plus naturelle, et tout à fait sincère. Lorsque j'ai commencé à écrire régulièrement - j'avais douze ans, je crois - la même idée poignante de «ne pas mourir tout entière» me tenait - je me rappelle même un passage où je cite ce journal comme

un «document intéressant pour la postérité» (!); je l'ai retrouvé chez elle!!! Mais ce qui faisait de mon journal l'émotion et l'enthousiasme si touchant, naïf et sincère, c'était le sentiment religieux profond de mon âme de petite fille; Marie n'a pas connu ces heures désespérées et seules, elle n'a pas cherché Dieu comme les raisons de sa vie...

«Son journal, dès le commencement, est composé; elle essaye de bien écrire, de dire joliment.

«Si vous existez, indifférent qui le lirez (bon, voilà que je reprends mon style pompier), regardez cette écriture bouleversée en traits impatients, et jugez combien je rédige mes œuvres!».

lundi 18 septembre 1995

Si je lisais ces notes à Nice, ça serait décousu, bizarre, et trop long: à la moitié on me presserait de conclure. Et puis j'ai horreur des types qui lisent leurs papiers. En parlant, ce n'est pas la moitié, mais le quart seulement que j'arriverai à dire, mais cela passera mieux, sans doute. Je vais préparer des polycopiés avec les références, des citations. Ça leur occupera les mains, ça fixera leur attention. Moi-même cette étude bibliographique rapide m'a été utile, elle m'a dessoulé. Les fanatiques de «Marie» ont peine à croire que sa gloire ait sombré. Je me révolte contre la légende de sa «légende», mais dans *Le Moi des demoiselles*, n'ai-je pas canonisé Marie, en la présentant comme le Rousseau du journal intime? Aujourd'hui, qui connaît son nom, qui connaît celui d'Amiel? La Deuxième Guerre mondiale leur a été fatale. D'autres modèles, proposés en exemple aux jeunes générations, ont éclipsé Marie. Anne Frank a raflé toute la mise. Il n'y a que dix ou vingt ans qu'un nouvel intérêt se manifeste, plus sérieux, plus érudit, au second degré. Le temps est venu des éditions complètes... et des colloques. En route pour Nice...

II

Bibliographie

Journal de Marie Bashkirtseff
Une réception Fin de siècle (1887-1899)
Repérages

Cette première exploration est sans doute bien loin d'être complète. De plus elle ne concerne que les articles ou études publiés en France. J'indiquerai à la fin les articles signalés par les bibliographies courantes mais que je n'ai pas réussi à trouver.

Je présenterai séparément les publications critiques, et les échos de lecture qu'on trouve dans d'autres journaux personnels.

PUBLICATIONS CRITIQUES

1887

3 juin 1887: publication du *Journal de Marie Bashkirtseff*, avec un portrait, Charpentier, 2 volumes.

André THEURIET, «A la mémoire de Marie Bashkirtseff (Après la lecture de son journal)», in *Journal de Marie Bashkirtseff*, volume I, p. 1-3.

Anatole FRANCE, «Journal de Marie Bashkirtseff», *Le Temps*, 12 juin 1887; repris dans *La Vie littéraire*, tome I, p. 167-176 (Voir l'article de Colette Héland-Cosnier, «Anatole France et le journal de Marie Bashkirtseff», *Littérature et Nation*, n° 11, mars 1993, p. 63-74).

«Le journal intime d'une jeune fille, par Marie Bashkirtseff», *La Citoyenne*, juillet 1887, p. 4 (L'article consiste essentiellement en la citation de passages d'une conférence d'André Theuriet).

Maurice BARRES, article dans *Le Voltaire*, 5 juillet 1887.

Maxime GAUCHER, «Marie Bashkirtseff», *Revue Bleue*, 23 juillet, p. 121-124 (Article dont la note générale est enthousiaste, mais la démarche sinueuse. Il parle du «*charme profond de ce style si vif*

si hardi, mousseux et pétillant aux heures de soleil, profond et d'une tristesse pénétrante aux heures douloureuses». «Comme moi, vous l'aimerez avec une sorte de passion. Vous l'aimerez avant tout pour la droiture de son âme et son aspiration constante à grandir, à développer toutes ses forces vives, et vous l'aimerez malgré ses défauts, ses innombrables défauts, qu'elle exagère d'ailleurs plutôt en se confessant»).

- F. B. «Le Journal de Marie Bashkirtseff», *Polybiblion*, décembre 1887, 2ème série, tome 26, p. 524-526 (Marie Bashkirtseff, incohérente, pleine de contradictions, inspire pourtant pitié à cause de sa sincérité. C'est une bonne nature, dévoyée par une mauvaise éducation qui l'a conduite à un athéisme mystique et vague, et au désespoir).

1888

Ferdinand BRUNETIERE, «La littérature personnelle», *La Revue des deux mondes*, 15 janvier 1888; repris dans *Questions de critique*, Calmann-Lévy, 1897, p. 211-252 (A partir des journaux des Goncourt et de Marie Bashkirtseff, il attaque violemment l'ensemble de la littérature autobiographique. Marie Bashkirtseff est nommée trois fois, p. 213, 225, 252. Anatole France répondra indirectement à cette attaque dans son article-manifeste pour la littérature autobiographique, à propos du Journal des Goncourt (article repris, comme celui sur Marie Bashkirtseff, dans le tome I de *La Vie littéraire*).

Gabriel MONOD, «Michelet et son Journal Intime», *Revue bleue*, 1888, 1, p. 270-276 (Dans le préambule de cet article, Monod réfute Brunetière et établit la valeur du journal-œuvre écrit par des inconnus: «Il n'est pas nécessaire qu'un auteur de Mémoires ait été illustre par ses actions ou par ses écrits pour que l'histoire de son âme nous intéresse. Peu importe que Joubert n'ait été connu de son vivant que d'un petit cercle d'amis, s'il a laissé, dans ses Pensées et dans ses Lettres, des trésors d'observations morales. Peu importe qu'Amiel ait vécu une vie obscure et monotone, que Marie Bashkirtseff n'ait pas pu donner la mesure de son talent

d'artiste, si l'un a décrit avec une émotion éloquente et avec une rare puissance d'analyse les inquiétudes intellectuelles et morales de son âme et de l'âme d'une foule de ses contemporains, et si l'autre met à nu, avec une audace ingénue, tous les secrets d'un cœur de jeune fille russe, nous instruisant à la fois sur son sexe et sur sa race» (p. 271).

1889

Maurice BARRES, *Un homme libre*, chapitre VIII, «A Lucerne, Marie B...».

1891

Lettres de Marie Bashkirtseff, avec quatre portraits, des autographes et une préface par François Coppée, de l'Académie Française, Bibliothèque Charpentier (La Préface, reproduisant celle du catalogue de l'exposition Marie Bashkirtseff de 1885, ne parle ni du Journal, ni des Lettres...).

Le Temps, 12 février, fait écho à un article publié à Londres dans *Black and White*: André Theuriet n'aurait jamais eu entre les mains le manuscrit complet du Journal, la famille lui aurait remis des notes fragmentaires qu'il aurait lui-même profondément altérées.

André THEURIET, Lettre au *Temps*, 16 février 1891: il dément et décrit son travail sur l'original. «*Sur la prière de la famille de Marie Bashkirtseff et en souvenir de mon ami Bastien Lepage, j'ai consenti bénévolement à m'occuper du Journal au point de vue de la publication en librairie. On m'a apporté des monceaux de cahiers formant le texte intégral du Journal depuis 1873. J'ai lu tous ces cahiers et, de concert avec la famille, j'en ai éliminé tout ce qui pouvait faire longueur, c'est-à-dire des répétitions, des enfantillages, d'inutiles descriptions de toilettes et des confidences désagréables pour des tiers. Après ce sévère travail de révision, le Journal contenait encore la matière de deux volumes, qui ont été publiés sans une addition et sans une altération*».

- Maurice BARRES, «La légende d'une cosmopolite Aux néo-catholiques», *Figaro*, 28 juin 1891; «La légende d'une cosmopolite», in *Trois stations de psychothérapie*, Perrin.
- Comtesse d'ESTIENNE, «Marie Bashkirtseff», *Le Correspondant*, 25 juin, p. 1075-1097 (Article très long et très favorable, racontant, à partir du *Journal* et des *Lettres*, la vie de Marie Bashkirtseff).
- Francisque SARCEY, article sur les *Lettres*, dans *Le Journal*, 28 juin 1891 (Il reproche à Theuriet de ne pas avoir coupé plus dans le *Journal*, «trop long d'un bon quart et peut-être d'une moitié»).
- URSUS, «La légende de Marie Bashkirtseff», *Revue Bleue*, 18 juillet 1891, p. 93-96 (Réponse ironique à Barrès. Pour lui, le *Journal* est «le recueil des confidences de cette âme malade, aveux inquiétants, dévergondages d'esprit, puérilités tardives ou hâtives sénilités, tous les secrets de la névrose de Marie Bashkirtseff»; quant aux *Lettres*, elles sont nulles, ou livresques et factices).
- Clarisse BADER, «Une artiste slave. Marie Bashkirtseff», *La Revue du monde catholique*, 1er octobre 1891, p. 65-96 (Malgré quelques réserves sur l'impudeur de ce journal, et l'horizon uniquement terrestre des ambitions de Marie, l'article montre une réaction fascinée et positive. Clarisse Bader est l'auteur, entre autres, d'une série de cinq livres sur la Femme, de l'Antiquité à nos jours).

1896

- E. LEPelletier, «Correspondance amoureuse», *L'Echo de Paris*, 29 janvier 1896 (Sur la correspondance entre Marie Bashkirtseff et Maupassant, qui vient d'être publiée en Russie. Article très sévère pour Marie Bashkirtseff).
- Henri CEARD, «Pieux devoir», *L'Événement*, 4 avril 1896 (Même sujet, la correspondance vient d'être publiée en France. Article très sévère pour Marie Bashkirtseff).
- Ernest JOLY, *Le Journal de Marie Bashkirtseff*, conférence faite au théâtre de Vitry-le-François le 20 février 1896, Poitiers, Oudin, 1896, 39 p.

(Ernest Joly, professeur au Collège de Vitry-le-François, se dit «Correspondant du ministère de l'Instruction publique». Il est l'auteur d'une série de «Discours» sur *Le Patriotisme*, *La Question du Grec*, *La Jeunesse*, et de «Conférences» sur *L'Eloquence politique en France au XIXe siècle* et sur *Les Poésies d'Eugène Manuel*).

1899

Georges MAZE-SENCIER, «Marie Bashkirtseff», *Revue pour les jeunes filles*, 5 septembre. Créée en 1895, cette *Revue* disparaît en 1900. Je n'ai pas pu la consulter. Mais c'est sans doute l'article écrit pour cette revue que l'auteur a repris dans son livre *Les Vies closes. Etudes d'âme*, Perrin, 1902, p. 269-282. Article lyrique et favorable. Deux réserves: Marie Bashkirtseff n'est pas un écrivain, et elle est un peu trop égoïste.

Articles indiqués dans des bibliographies et que je n'ai pas réussi à trouver: E. A. «Journal de Marie Bashkirtseff», *Moniteur universel*, 11 juin 1887; Landal, «Marie Bashkirtseff», *Revue chrétienne*, juin 1888; L. Sarty, «Marie Bashkirtseff», *Le Semeur*, novembre 1888; comtesse de Mouzay, «Arlequin et Colombine. Réponse au sujet de Marie Bashkirtseff», *Revue générale*, novembre 1889 (?).

Pour une vue d'ensemble de la réception du *Journal* et de la légende de Marie Bashkirtseff, voir le livre de Colette Cosnier, *Marie Bashkirtseff, un portrait sans retouches*, Pierre Horay, 1985, et son étude «Marie Bashkirtseff; un mythe fin-de-siècle», in *Fins de siècle, terme, évolution, révolution?*, Congrès de littérature comparée (Toulouse, 1984), p. 405-412.

JOURNAUX PERSONNELS

Edmond de Goncourt

(né en 1822)

Dans son journal Marie Bashkirtseff n'est évoquée que deux fois. Aucune réaction à la publication du *Journal* en 1887, ni en 1891 à celle des *Lettres* (qui contiennent pourtant une lettre à lui adressée). Les deux entrées laissent penser qu'il n'a pas lu le *Journal*.

Le 10 décembre 1891, il rencontre Barrès à un dîner chez Daudet. «Puis il passe aux journaux de Mlle Bashkirtseff, publiés très incomplètement et dont la collection innombrable des petits cahiers lui monterait - par un geste qu'il fait de la main - lui monterait jusqu'à la ceinture et où il y aurait en tête une moquerie de la manie de poser de Stendhal, avec toutefois l'aveu que la chose est tentante». («Bouquins», t. III, p. 646). Le 10 février 1892, une ancienne condisciple de Marie Bashkirtseff à l'atelier Julian lui fait son portrait et lui raconte l'anecdote de la mention au Salon attachée par elle à la queue de son chien (*Ibid.*, p. 664).

Pierre Louÿs (né en 1871)

En 1887, il a seize ans. Il a déjà tenu des journaux. Une semaine à l'âge de onze ans (1882), quatre mois à l'âge de quatorze ans (1885). Il s'agissait de journaux uniquement factuels - quelques impressions ou jugements de valeur apparaissent néanmoins à la fin du second. Le 24 juin 1887, il commence un nouveau journal (qu'il tiendra jusqu'au 16 mai 1888 - et il en tiendra encore un autre en 1890-1891). Le 27 juin, trois jours après le début du journal, il avoue que c'est sous l'influence de Marie Bashkirtseff qu'il a recommencé. Toute l'entrée de ce jour-là est consacrée à évaluer son Journal. Des années plus tard, en annotant son journal, il rejettera toute idée d'une influence de Marie Bashkirtseff sur lui... il se reniera...

Le journal 1887-1888, dont le manuscrit est à la Bibliothèque de l'Arsenal, a été publié en 1926 (*Journal inédit*, Ed. Excelsior), puis en 1929 (*Journal intime 1882-1891*, Ed. Montaigne) et plus récemment sous le titre *Mon Journal* à l'Ecole des lettres/Seuil, 1994 (voir dans cette édition p. 18-21).

Julie Manet (née en 1878)

Elle a commencé à tenir son journal en 1893. C'est seulement en 1897 qu'elle lit le Journal de Marie Bashkirtseff. Elle réagit uniquement

comme lectrice, sans se référer à sa propre pratique du journal (d'ailleurs son journal, tel qu'il est actuellement publié, contient très peu de métadiscours). Jugement très positif sur la personnalité de Marie Bashkirtseff, très négatif sur sa peinture.

On apprend que Marie Bashkirtseff faisait l'objet de discussions dans les milieux impressionnistes. Degas voyait en elle «une femme à fouetter en place publique». En revanche Eugène Manet, père de Julie, l'admirait, et c'était l'objet de discussions entre lui et sa femme, Berthe Morisot.

Julie Manet, *Journal (1893-1899). Sa jeunesse parmi les peintres impressionnistes et les hommes de lettres*, Klincksieck, 1979
(voir p. 130-131 et p. 138).

Marie Lenéru (née en 1875)

Elle a commencé à tenir un journal à dix ans. A la suite d'une grave maladie, elle devient sourde à 14 ans. Elle ne lit le journal de Marie Bashkirtseff que tardivement (1899-1900). Un des intérêts de son journal est qu'on la voit lire successivement les quatre «livres cultes» du journal de jeune fille: *Le Journal de Marguerite*, roman de Marguerite Monnot (1858), qu'elle lit à treize ans; à quatorze ans, *Récit d'une sœur de Mme Craven* (que Barrès rapprochera du Journal de Marie; livre publié en 1866, vingt éditions jusqu'en 1883); à vingt-trois ans le *Journal d'Eugénie de Guérin* (1862), dont la résignation ne lui plaît guère; et enfin le *Journal de Marie Bashkirtseff*, qu'elle aime sans restrictions, mais qu'elle commente peu, même si elle y fait cinq fois allusion.

Marie Lenéru, *Journal*, Grasset, 1945, p. 159, 165, 169, 190, 216.

Catherine Pozzi (née en 1882)

«Comme je la comprends, cette femme! C'était tellement étrange; il me semblait être morte et me lire». Catherine a dix-huit ans quand elle lit le journal de Marie. Elle-même tient son journal depuis l'âge de onze

ans. Elle consacre deux longs développements à explorer ressemblances et différences entre elles deux. La comparaison porte d'abord sur le journal lui-même (Catherine trouve le sien plus naturel, plus candide que celui de Marie, trop composé), sur la vision du monde, et enfin, très longuement sur le flirt (Catherine Pozzi, *Journal de jeunesse 1893-1906*, édité par Claire Paulhan, Ed. Claire Paulhan, 1995, p. 184-187).

Dans la suite de sa vie, et de son Journal, Marie Bashkirtseff restera une référence constante. «*Ressemblance de mon destin avec celui de Marie Bashkirtseff*» (11 novembre 1917). «*Marie Bashkirtseff, un peu je lui ressemblais. La preuve c'est que Bodijar Karageorgevitch, celui qu'elle appelait «le petit prince» toujours me cherchait*» (27-28 janvier 1934). Voir le *Journal 1913-1934*, édité par Claire Paulhan, Ramsay, 1987, p. 96, 390, 454, 639, 649.

*

III

Anthologie

«Aucun style»

Il n'y a dans ses livres, à vrai dire, aucun style: son *Journal* se compose de pages écrites de premier jet, vives et spontanées comme la pensée qui les a dictées; il ne faudrait pas la juger du point de vue littéraire; elle n'est pas écrivain: elle est femme.

Georges Maze-Sencier, *Les Vies closes*, 1902, p. 281

Si elle eut, comme chacun le reconnaît, de rares dons de peintre, l'originalité de son esprit ne m'est pas encore démontrée. C'était une âme livresque et factice; lorsque sa correspondance n'est pas nulle, elle abonde en formules apprises et en phrases toutes faites. «Je suis désespérée, s'écriera-t-elle, toutes les fois que je veux faire comprendre ce que je sens; c'est comme dans un cauchemar, quand on n'a pas la

force de crier». J'ai vu quelques-uns de nos psychologues se pâmer d'enthousiasme à cet endroit. Mais quelle est la jeune demoiselle, jolie, riche, habillée par une couturière à la mode, ayant lu Bourget et joué du Chopin, qui ne débite pas de ces gentilleses? Tous les professeurs qui corrigent les devoirs de style des aspirantes au brevet ont salué au passage des phrases de ce genre.

Ursus, «La légende de Marie Bashkirtseff», *La Revue Bleue*, 1891, p. 95

Le Journal fut beaucoup lu; il l'aurait été bien davantage si l'éditeur n'avait poussé à l'excès la déférence pour le manuscrit original. Il en avait retranché beaucoup de puérités et de redites; il en avait laissé subsister beaucoup d'autres, qu'il eût fallu couper hardiment. L'ouvrage était trop long d'un bon quart et peut-être de moitié. Si l'on n'avait gardé de ces confidences et de ces effusions que ce qui valait sérieusement la peine d'être conservé, ce qui éclairait un des côtés de cette figure énigmatique et ensorcelante, le volume aurait été dix fois plus lu dans sa nouveauté, et il serait resté longtemps encore comme un document humain, ainsi qu'on dit aujourd'hui.

Francisque Sarcey, *Le Journal*, 28 juin 1891

C'est peut-être le désir immodéré de la gloire qui a fait à cette jeune Russe une sorte d'auréole posthume, plus que ses dons et que ses œuvres littéraires qui sont d'ordre moyen les uns et les autres. Le souvenir de sa beauté, de ses audaces, de ses ambitions, les amis qu'elle s'était faits dans les milieux artistiques, l'appui moral de Maurice Barrès ont créé à la «petite peintresse», avec toutes ses exagérations et toute sa ferveur, une renommée qui, par endroits, ressemble à un culte.

Talvart et Place, *Bibliographie...*, tome I, 1928

*

«Une sensibilité héroïque»

Cette jeune fille fut curieuse de sentir. Avec mille travers, elle se garda toujours ardente et fière. Quoiqu'elle n'ait pas nettement distingué qu'elle

était mue simplement par l'amour de l'argent, qui fait l'indépendance, et par l'horreur du vulgaire, on peut la dire clairvoyante. Je l'estime. Sur le tard, elle fut effleurée par des sentiments grossiers: elle désira la gloire et elle mourut de la poitrine. Voilà deux fautes graves: au moins par la seconde fut-elle corrigée de la première. Et le fait qu'elle a disparu m'autorise à lui donner toute ma sympathie, qui prend parfois des nuances de tendresse.

Maurice Barrès, *Un homme libre*, 1889, ch. VIII, «A Lucerne, Marie B...».

D'une certaine manière, des gens qui renoncent à tout et des gens qui désirent tout sont bien faits pour s'entendre. Les uns et les autres, en effet, ne se satisfont de rien; ils ont jusqu'à en souffrir le sens du précaire, le désir de la perfection. Oui, cosmopolites et catholiques sont de la même famille, et simplement nous devons nous étonner qu'à une même époque on puisse mener par des sentiers si différents la même poursuite de l'unité, du divin.

Afin que Mlle Bashkirtseff touchât en quels points ses sentiments s'accordaient avec le plus exalté catholicisme, et pour l'illustrer d'une anecdote romaine le tableau que je trace de la vertu surhumaine de cette ville, j'aurais voulu lui proposer un idéal de désintéressement auquel elle était bien digne d'atteindre. Connaissez-vous l'histoire d'Alexandrine d'Alopeus et d'Albert de la Ferronays, telle que nous la raconte le *Récit d'une sœur* et dont nous sommes quelques-uns à demeurer aussi émus que du *Journal de Marie Bashkirtseff*, car ce sont là deux monographies d'une sensibilité héroïque, embellies par le romanesque de la beauté et de la mort?

Maurice Barrès, *Trois stations de psychothérapie*, 1891,
«La légende d'une cosmopolite», 3ème partie,
«Notre-Dame qui n'êtes jamais satisfaite».

IV

Marie parle de son journal

(*Journal*, Ed. Mazarine, 1980, extraits)

mardi 16 avril 1876

Quoi que je devienne, je lègue mon journal au public.

Tous les livres qu'on lit sont des inventions, les situations y sont forcées, les caractères faux, tandis que ceci, c'est la photographie de toute une vie. Ah! direz-vous, cette photographie est ennuyeuse, tandis que les inventions sont amusantes. Si vous dites cela, vous me donnez une bien petite idée de votre intelligence.

Je vous offre ici ce qu'on n'a encore jamais vu. Tous les mémoires, tous les journaux, toutes les lettres qu'on publie ne sont que des inventions fardées et destinées à tromper le monde.

Je n'ai aucun intérêt à tromper. Je n'ai ni acte politique à voiler, ni relation criminelle à dissimuler. Personne ne s'inquiète si j'aime ou je n'aime pas, si je pleure ou si je ris. Mon plus grand soin est de m'exprimer aussi exactement que possible. Je ne me fais pas illusion sur mon style et mon orthographe. J'écris des lettres sans fautes, mais au milieu de cet océan de mots, j'en laisse échapper sans doute beaucoup. Je fais en outre des fautes de français. Je suis étrangère. Mais demandez-moi de m'expliquer dans ma langue, je le ferais peut-être plus mal encore.

Mais ce n'est pas pour dire tout cela que j'ai ouvert le cahier. C'est pour dire qu'il n'est pas midi, que je suis livrée plus que jamais à mes tourmentantes pensées, que ma poitrine est oppressée et que je hurlerais volontiers. D'ailleurs, c'est mon état naturel.

lundi 3 juillet 1876

Laisser mon journal ici, voilà une vraie peine.

Ce pauvre journal qui contient toutes ces aspirations vers la lumière, tous ces élans qui seraient estimés comme des élans d'un génie

emprisonné, si la fin était couronnée par le succès, et qui seront regardés comme le délire vaniteux d'une créature banale, si je meisis éternellement!

Me marier et avoir des enfants! Mais chaque blanchisseuse peut en faire autant.

A moins de trouver un homme civilisé et éclairé ou faible et amoureux.

Mais qu'est-ce que je veux? Oh! vous le savez bien. Je veux la gloire!

Ce n'est pas ce journal qui me la donnera. Ce journal ne sera publié qu'après ma mort, car j'y suis *trop nue* pour me montrer de mon vivant. D'ailleurs, il ne serait que le complément d'une vie illustre.

Une vie illustre! Folie produite par l'isolement, les lectures historiques et une imagination trop vive!...

Je ne connais parfaitement aucune langue. La mienne ne m'est familière que dans les rapports domestiques. J'ai quitté la Russie à l'âge de dix ans, je parle bien l'italien et l'anglais. Je pense et j'écris en français et encore je crois que je fais des fautes d'orthographe! Et souvent les mots me manquent et je trouve avec un dépit à nul autre pareil ma pensée exprimée par un écrivain célèbre, avec facilité et grâce!

samedi 9 septembre 1876

Le soir, il y a eu une histoire de domestique avec Paul. Mon père encouragea le valet, je *réprimandai* (c'est le mot) mon père, qui *avala* la réprimande. Voilà de la vulgarité, mais mon journal en est plein. Je vous prie de croire que je ne suis pas vulgaire par ignorance et par *vulgarité*. J'ai adopté ce genre négligé pour la vitesse et la facilité qu'il donne de beaucoup dire. Enfin il y avait du mécontentement dans l'air, j'étais fâchée, et dans ma voix on entendait ces notes tremblantes qui annoncent un orage.

mercredi 16 mai 1877

L'idée que mon journal ne sera pas intéressant, l'impossibilité de lui donner de l'intérêt en ménageant des surprises, me tourmentent. Si je

n'écrivais que par intervalles, je pourrais peut-être... mais ces notes de chaque jour ne trouveront patience que chez quelque penseur, quelque grand observateur de la nature humaine... Celui qui n'aura pas la patience de tout lire ne pourra rien lire et surtout rien comprendre.

vendredi 30 mai 1877

La femme qui écrit et celle que je décris font deux. Que me font à *moi* toutes ses tribulations? J'enregistre, j'analyse, je copie la vie quotidienne de ma personne, mais à *moi*, à *moi-même* tout cela est bien indifférent. C'est mon orgueil, mon amour-propre, mes intérêts, ma peau, mes yeux qui souffrent, qui pleurent, qui jouissent; mais *moi* je ne suis là que pour veiller, pour écrire, raconter et raisonner froidement sur toutes les grandes misères, comme Gulliver dut regarder ses Lilliputiens.

vendredi 18 juillet 1877

Je serais si fâchée si l'on croyait que j'écris des *Oh!* et des *Ah!* par affectation.

Je ne sais pas pourquoi j'imagine qu'on ne me croit pas, et alors, j'assure, je jure, et c'est, tout en n'étant pas agréable, assez bête.

C'est que, voyez-vous, je veux changer, je veux écrire très simplement, et je crains qu'en comparant avec mes exaltations passées, on ne comprenne plus ce que je veux dire.

Mais écoutez ceci: depuis Naples, c'est-à-dire depuis mon voyage en Russie, j'ai tâché déjà de me corriger et il me semble que cela va un peu mieux.

Je veux dire les choses tout naturellement, et si j'ajoute quelques figures, ne pensez pas que ce soit pour orner, oh! non, c'est tout bonnement pour exprimer aussi parfaitement que possible la confusion de mes idées.

Je suis si agacée de ne pouvoir écrire quelques mots qui fassent pleurer! et je voudrais tant faire sentir aux autres ce que je sens! Je pleure

et je dis que *je pleure*. Ce n'est pas cela que je voudrais, je voudrais raconter tout cela... attendrir enfin!

Cela viendra, et cela ne vient pas tout seul; il ne faut pas chercher cela.

vendredi 31 mai 1878

Entre chaque mot que j'écris, je pense un million de choses, je n'exprime que par lambeau mes pensées.

Quel malheur pour la postérité!

Ce n'est pas un malheur pour la postérité, mais ça m'empêche de me faire comprendre.

dimanche 9 mars 1879

Savez-vous que c'est une grande consolation que d'écrire! Il y a des choses qui vous détruiraient si vous ne les *destinez* à être lues et par conséquent «divisées à l'infini».

lundi 18 septembre 1882

Je viens de lire du Balzac! Et, à ce propos, je me rencontre avec son de Marsay, lorsque je parle de ce second *moi* qui reste toujours spectateur impassible du premier. Et dire qu'il est mort, Balzac!... On ne peut connaître le bonheur d'aimer, qu'en aimant un homme de génie universel... Dans Balzac on trouve tout... Je suis toute fière d'avoir plusieurs fois pensé comme lui.

mardi 5 décembre 1882

Je sors de lire d'un trait *Honorine*, et je voudrais posséder cette sublime éloquence de plume, afin qu'en me lisant on s'intéressât à ma plate existence.

Ce serait curieux, si le récit de mes insuccès et de mon obscurité allait me donner ce que je cherche et chercherai encore. Mais je ne le saurai pas... et d'ailleurs, pour qu'on me lise et se débrouille dans ces milliers de pages, ne faut-il pas que je devienne quelqu'un?...

vendredi 1er août 1884

Quand je vous servirai des phrases attendries, ne vous y laissez pas trop prendre.

Des deux *moi* qui cherchent à vivre, l'un dit à l'autre:

- Mais, éprouve donc quelque chose, sapristi! - et l'autre qui essaie de s'attendrir est toujours dominé par le premier, par le moi-spectateur qui est là en observation et absorbe l'autre.

Et ce sera toujours comme ça?

Et l'amour?